

## HOMÉLIE 5

«Le Seigneur est fidèle, il vous donnera la force, il vous gardera du mal. Nous avons de vous cette persuasion dans le Seigneur que vous faites et que vous ferez ce que nous vous avons prescrit. Que le Seigneur dirige vos cœurs dans la charité de Dieu et la patience du Christ.»

1. Nous en remettant entièrement aux prières des saints, nous ne devons pas demeurer dans l'inaction, moins encore nous livrer à l'iniquité, ne rien faire de ce qui contribuerait à nous rendre vertueux; mais il ne faut pas davantage, en faisant le bien, dédaigner de tels auxiliaires. Grande est la puissance de la prière qui se fait pour nous, bien grande, à la condition néanmoins que nous travaillerons nous-mêmes. Voilà pourquoi Paul, tout en priant pour eux, corrobore leur foi par la promesse, et leur dit : «Le Seigneur est fidèle, il vous donnera la force et vous gardera du mal.» Puisqu'il vous a choisis pour le salut, il ne trompera pas sa parole, il ne vous laissera pas définitivement périr. Mais, de peur que ce langage ne les jette dans l'apathie, et qu'ils ne s'imaginent devoir tout laisser à Dieu, n'avoir plus qu'à dormir eux-mêmes, l'Apôtre exige aussi leur concours, vous venez de l'entendre : «Nous avons de vous cette persuasion dans le Seigneur que vous faites et que vous ferez ce que nous vous avons prescrit.» Oui, Dieu est fidèle, dit-il, et, nous ayant promis de nous sauver, il nous sauvera sans nul doute, mais de la manière qu'il l'a promis. Or, comment l'a-t-il promis ? A la condition que nous le voudrions nous-mêmes et que nous l'écouterons, non point d'une manière absolue, nous traitant comme le bois ou la pierre, sans activité de notre part. Remarquez cette parole : «Nous avons cette persuasion dans le Seigneur;» ce qui veut dire : Nous croyons à sa bonté pour nous. Il les ramène à l'humilité en faisant tout dépendre de la première cause. S'il eût dit simplement : Nous avons confiance en vous, il leur eût donné certes un grand éloge; mais il ne leur aurait pas appris à tout rapporter à Dieu. S'il se fût contenté de dire : Nous avons confiance dans le Seigneur, sans ajouter cette parole : «De vous,» et cette autre : «Que vous faites et ferez ce que nous vous avons prescrit,» il les aurait comme autorisés à ne rien faire, en ne laissant agir que la puissance de Dieu. Sans doute il faut lui tout attribuer, pourvu toutefois qu'on travaille soi-même et qu'on ne recule ni devant les fatigues ni devant les combats. D'autre part, la vertu seule suffirait-elle pour nous sauver, Paul nous montre qu'elle doit être indéfectible et nous accompagner jusqu'à notre dernier soupir.

«Que le Seigneur dirige vos cœurs dans la charité de Dieu et dans la patience du Christ.» Il les relève de nouveau, il prie pour eux, leur témoignant ainsi sa sollicitude. Comme il doit en venir à les réprimander, il tache d'abord de gagner leurs cœurs par ce langage, en leur disant : J'ai la confiance que vous m'écouteriez, en implorant le secours de leurs prières, en demandant lui-même pour eux mille biens. «Que le Seigneur dirige vos cœurs dans la charité de Dieu.» Il est tant de choses qui détournent de la charité, tant de sentiers qui nous en éloignent : et d'abord, le vice désigné sous le nom de Mammon porte sur notre âme des mains sans pitié, qui ne lâchent plus leur proie, qui la tirent et l'entraînent loin de ce foyer; puis, la vaine gloire; bien souvent aussi, les tribulations et les épreuves. Voilà pourquoi nous avons besoin du secours d'en-haut, comme d'un vent favorable, dont le souffle puissant gonfle notre voile et nous pousse vers la divine charité. Ne venez pas me dire : J'aime Dieu plus que moi-même. Ce ne sont là que des mots; montrez par vos actes que vous l'aimez réellement plus que vous-même. Aimez-le plus que l'argent, et je croirai ce que vous dites; mais, ne méprisant pas les richesses pour Dieu, comment vous mépriseriez-vous vous-même ? Et que dis-je, les richesses ? ne méprisant pas la cupidité, ce que vous devriez faire sans même que Dieu vous relit ordonné, comment, encore une fois, vous mépriseriez-vous vous-même ? «Et dans la patience du Christ;» ajoute l'Apôtre. En quoi consiste cette patience ? A souffrir ce qu'il a lui-même souffert, à marcher sur ses traces, ou bien encore à l'attendre avec résignation, à nous tenir toujours prêts. Comme il nous a prédit de grandes choses, comme il doit lui-même venir juger les vivants et les morts, attendons-le et prenons patience.

Dès qu'il nous recommande cette vertu, Paul nous fait évidemment pressentir la tribulation; et dans le fait, nous témoignons notre amour envers Dieu quand nous souffrons avec courage et sans nous laisser troubler. «Nous vous avertissons, frères, au nom de notre Seigneur Jésus Christ, de vous éloigner de tout frère qui marche dans le désordre, et non selon la tradition qu'ils ont tous reçue de nous.» Non de nous précisément, mais du Christ; c'est ce que signifient ces paroles : «Au nom de notre Seigneur Jésus Christ.» C'est dire à quel point

## HOMÉLIE SUR LA SECONDE ÉPÎTRE AUX THESSALONICIENS

cet avertissement est terrible. Nous vous le donnons par l'autorité même du Christ. Jamais le divin Maître ne nous a commandé de rester dans l'inaction. «De vous éloigner de tout frère.» Qu'il soit riche, pauvre, ou même saint, qu'importe ? il suffit qu'il ne soit pas soumis, qu'il «marche» ou vive dans l'insubordination; «et non selon la tradition qu'ils ont tous reçue de nous.» Il parle de l'enseignement qui se transmet par les œuvres; et c'est là principalement ce qu'il appelle toujours tradition. «Vous savez, en effet, vous-mêmes comment il faut nous imiter; nous n'avons pas semé le désordre parmi vous, ni gratuitement mangé le pain de personne.» Du reste, l'eussé-je accepté, ce n'eût pas été d'une manière gratuite : «L'ouvrier a droit à sa récompense.» (Lc 10,7)

2. Nous avons vécu «dans le travail et la fatigue, travaillant la nuit et le jour, pour n'être à charge à personne d'entre vous. Ce n'est pas pour nous dépouiller de notre droit, c'est pour vous donner l'exemple et vous engager à nous imiter; car pendant que nous étions parmi vous, nous n'avons cessé de vous le dire, si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus.» Remarquez que dans la précédente lettre il en a parlé d'une manière moins sévère; ainsi, quand il disait : «Nous vous conjurons, frères, de redoubler de zèle et d'ardeur.» (I Th 4,10,12) Nulle part : «Nous vous avertissons;» nulle part : «Au nom de notre Seigneur Jésus Christ;» expressions menaçantes et qui signalent un danger. Voici quel était son langage : «Afin que vous redoubliez de zèle et d'ardeur;» simple exhortation à la vertu; «afin que vous marchiez d'une manière honorable.» Rien de pareil ici; mais bien : «Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus.» Puisque l'Apôtre, qui n'était pas dans cette nécessité, qui pouvait s'abstenir d'un travail manuel, lui chargé d'une si grande œuvre, travaillait cependant, et même travaillait la nuit comme le jour, pour être en état de subvenir aux besoins des autres, à plus forte raison les disciples devaient-ils agir de même. «Nous avons appris que quelques-uns parmi vous se jettent dans le désordre, ne font rien que se livrer à de vaines recherches.» Voilà comment il s'exprime ici; tandis qu'il disait dans la précédente lettre : «Afin que vous marchiez d'une manière honorable en face des étrangers.» Pourquoi cette différence ? C'est que peut-être auparavant il n'existait encore rien de tel. Il disait bien aussi dans une autre circonstance : «On est plus heureux de donner que de recevoir.» (Ac 20,35)

En leur recommandant cette conduite honorable, il n'entend pas précisément condamner les écarts, et lui-même ajoute : «Afin que vous ne manquiez de rien.» Il fait maintenant ressortir une autre obligation, celle de donner à tous le bon exemple; car plus loin il dit : «Ne vous laissez pas de faire le bien.» L'homme qui reste à ne rien faire, alors qu'il pourrait travailler, doit inévitablement et comme d'une manière fatale se livrer à la curiosité. L'aumône est faite pour ceux-là seuls qui ne peuvent plus se procurer le nécessaire par le travail des mains, ou bien ceux qui remplissent le ministère de la parole et qui sont absorbés par ce devoir de l'enseignement : «Vous ne lierez pas la bouche au bœuf qui bat l'aire;» (Dt 25,4) et de plus : «L'ouvrier a droit à sa récompense.» (Mt 10,10) Voilà pourquoi Paul n'est pas oisif, et reçoit la récompense de son travail infatigable. Prier et jeûner, sans faire autre chose, ce n'est pas un travail tel qu'il l'entend ici, il parle du travail des mains. Le doute n'est pas possible, puisqu'il dit : «Ne faisant rien, se livrant à de vaines recherches. Quant à ceux qui se conduisent ainsi, nous les avertissons, nous les supplions de la part de notre Seigneur Jésus Christ.» C'est parce qu'il les a vivement réprimandés, qu'il mitige sa parole en ajoutant : «De la part de notre Seigneur Jésus Christ.» Il achève ensuite de les convaincre et de les effrayer : «Afin que, travaillant en silence, ils mangent leur pain.» Pourquoi n'a-t-il pas dit : S'ils ne vivent pas dans le désordre, qu'ils soient nourris par vous ? mais exige-t-il les deux choses, et qu'ils se tiennent en silence, et qu'ils s'appliquent au travail ? Il veut qu'en travaillant ils pourvoient eux-mêmes à leur entretien. Voilà le sens de cette parole : «Qu'ils mangent ainsi leur pain;» un pain qu'ils auront gagné, non le pain des autres, ou qui soit le produit de la mendicité. «Pour vous, frères, ne vous laissez pas de faire le bien.»

Voyez comme s'émeuvent aussitôt les entrailles paternelles. Il n'a pu pousser plus loin le ton du reproche, il a de nouveau pitié d'eux; mais observez avec quelle prudence il exprime ce sentiment. Au lieu de dire : Pardonnez-leur, en attendant qu'ils se corrigent; que dit-il ? «Pour vous, ne vous laissez pas de faire le bien.» Dérobez-vous à leur influence, réprimandez-les; mais ne les méprisez pas, ne les condamnez pas à mourir de faim. – Que faire cependant, dira-t-on peut-être, si cet homme vivant de nos ressources s'obstine dans son oisiveté ? – Je vous ai signalé, répond l'Apôtre, un remède bénin, en vous recommandant de vous tenir à distance, de ne pas l'encourager, de lui montrer même votre indignation. Cela n'est pas peu de chose; ainsi faut-il réprimander des frères, quand on veut réellement qu'ils rentrent dans le bon chemin. Nous n'ignorons pas les divers modes de réprimande. Dites-moi, si vous aviez un

## HOMÉLIE SUR LA SECONDE ÉPÎTRE AUX THESSALONICIENS

frère selon la nature, mourant de faim, le laisseriez-vous sans secours ? Je ne puis pas le croire; mais peut-être aussi tâcheriez-vous de le corriger. «Si quelqu'un n'obéit pas à notre parole qui vous est transmise par écrit ...» Remarquez encore l'humilité de Paul; il se garde bien de dire : Celui qui n'obéit pas, c'est à moi qu'il refuse d'obéir; il l'indique à peine. «Notez-le,» évidemment, pour qu'il ne puisse se tenir caché. «Tenez-vous loin de lui.» Déjà ce n'est pas une légère perte. Il insiste néanmoins : «Afin qu'il soit confondu.» C'est un moyen de l'arrêter sur la pente. De même que, après avoir dit : «Si quelqu'un ne travaille pas, qu'il ne mange pas non plus,» ne voulant pas condamner le paresseux à mourir de faim, il a dit en outre : «Dérobez-vous, tenez-vous loin de cet homme;» ne voulant pas davantage séparer l'indocile de la fraternité, par la raison que le désespoir et la répulsion absolue précipitent un homme à sa perte, il dit ici : «Gardez-vous de le traiter en ennemi, corrigez-le comme un frère.» C'est clairement faire entendre qu'il décerne un grand châtement, en privant le coupable du droit de parler à tous.

3. En effet, si recevoir dans la foule est déjà quelque chose d'humiliant, quelle honte n'est-ce pas de voir ceux qui vous donnent s'éloigner en vous réprimandant ? N'est-ce pas assez pour blesser et réveiller une âme ? Ceux qui se font péniblement arracher l'aumône, qui l'accordent en murmurant, jettent le feu dans le cœur du pauvre; je ne dis pas du mendiant impudent, mais d'un frère dans la foi : que ne fait-on pas alors, quand on accompagne le don d'une réprimande ? Quel châtement cela ne vaut-il pas ? Nous n'agissons pas même de la sorte; nous avons l'air de recevoir le plus grand affront, tant nous rabaissons ceux qui demandent et leur témoignons d'aversion. A votre refus, pourquoi donc ajoutez-vous l'insulte ? «Avertissez-les comme des frères,» ne les outragez pas comme des ennemis. Lorsqu'on avertit un frère, ce n'est pas en public, on ne l'humilie pas devant tout le monde; c'est en particulier, avec beaucoup de ménagement et de délicatesse, comme on remplit un pénible devoir, avec des gémissements et des larmes. Donnons d'un cœur fraternel, avertissons avec une fraternelle bienveillance; n'ayons pas l'air de pleurer ce que nous donnons, mais bien sur les prévarications de celui qui nous implore. Que gagnez-vous à faire autrement ? Si vous lancez une parole blessante à la suite de votre don, vous en détruisez le mérite et la joie : si vous insultez sans même avoir donné, quelle blessure n'infligez-vous pas à ce pauvre, à ce malheureux ? Il s'était approché pour vous demander un secours; il se retire avec un trait mortel, en versant de plus amères larmes. Puisqu'il est dans la nécessité de tendre la main, s'il reçoit l'insulte quand il la tend, quel ne devra pas être le supplice de ceux qui l'ont ainsi traité ? «Celui qui outrage le pauvre, allume la colère de celui qui l'a créé.» (Pro 14,21)

Eh quoi ! s'il a voulu que cet homme fût pauvre, c'est pour vous, pour que vous eussiez un moyen de guérir les maladies de votre âme; et vous insultez celui qui souffre à cause de vous ? Quel aveuglement et quelle ingratitude ! «Avertissez-les comme des frères.» Il vous est ordonné d'ajouter le conseil à l'aumône, mais, quand nous outrageons sans même avoir donné, quelle excuse pouvons-nous avoir ? «Que le Seigneur, le Dieu de paix vous donne une paix inaltérable en tout lieu.» Voyez de quelle façon, après avoir déclaré ce qu'il faut faire, il y appose le sceau de la prière et de la supplication, comme on l'appose sur un dépôt sacré. «Qu'il vous donne la paix en tout lieu.» Il est vraisemblable que des luttes devaient en naître, les uns se montrant plus âpres, et les autres peu généreux; un tel souhait trouve ici naturellement sa place. «Qu'il vous donne la paix toujours.» Voilà bien ce qu'on demande, une paix qui ne doive pas être altérée. Que signifie «en tout lieu ?» L'Apôtre désire que la paix règne partout, que nulle part ne s'élève un sujet de querelle. Partout la paix est un grand bien, à l'égard même des idolâtres. Ecoutez ce qu'il dit ailleurs : «Autant que possible, autant qu'il est en vous, ayez la paix avec tous les hommes.» (Rom 12, 1) Pour mener à bonne fin une œuvre quelconque, rien n'est avantageux comme d'être calme, pacifique, libre de toute inimitié, à l'abri de toute haine. «Que le Seigneur soit avec vous tous. Salut de la propre main de Paul,» signe qui reparait en chaque lettre : «Ainsi je vous écris : Que la grâce de notre Seigneur Jésus Christ soit avec vous tous. Amen.» Il atteste ainsi qu'il écrit lui-même dans chacune de ses lettres, afin que nul ne puisse les fausser, garanties qu'elles sont toutes par ce signe évident d'authenticité. Il appelle la prière un salut, montrant de la sorte que les disciples alors se proposaient en tout des vœux spirituelles, qu'ils trouvaient un bien jusque dans une simple salutation, et que les souhaits n'étaient pas une pure marque d'amitié. C'est par là que l'Apôtre commençait et finissait, entourant de part et d'autre son discours comme de remparts invincibles, posant d'inébranlables fondements, et mettant un couronnement non moins inébranlable.

«Grâce et paix à vous,» a-t-il dit; puis encore : «Que la grâce de notre Seigneur Jésus Christ soit avec vous tous. Amen.» Ces expressions rappellent la promesse du Christ à ses

## HOMÉLIE SUR LA SECONDE ÉPÎTRE AUX THESSALONICIENS

disciples : «Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.» (Mt 28,20) Pour cela le concours de notre volonté est nécessaire; le Sauveur ne saurait être avec nous, si nous nous, tenons éloignés de lui. Il veut que nous nous séparions de tout frère marchant dans le désordre. C'était le grand malheur à cette époque d'être séparé de l'assemblée. De cette manière il frappe tous les prévaricateurs; c'est ainsi qu'il écrivait aux Corinthiens : «Ne consentez pas même à prendre vos repas avec un tel homme.» (I Cor 5,11) Aujourd'hui cela n'a guère d'importance aux yeux de la plupart; aussi tout est dans la confusion, la corruption nous dévore : nous fraternisons indistinctement avec les adultères, les fornicateurs, les usuriers. Or, s'il fallait n'avoir point de rapports avec ceux qui vivaient d'aumônes pouvant travailler, combien plus faudrait-il repousser de tels êtres ! Voulez-vous savoir à quel point c'est terrible d'être exclus de l'assemblée des frères, et quel avantage revient à ceux qui reçoivent une correction avec bienveillance, écoutez ce qu'il en fut du prévaricateur qui s'enorgueillissait dans son péché, qui s'était porté jusqu'aux dernières limites du vice, commettant une fornication dont le nom n'était pas connu chez les idolâtres, et qui ne sentait pas même son mal, marque évidente qu'il était au dernier degré de la corruption : cet homme fut tellement réduit et dompté que Paul a pu dire : «Il suffit, pour celui qui se trouve dans cet état, d'une réprimande faite par plusieurs.» (II Cor 2,6) Vous n'avez donc qu'à fortifier en lui la charité. Il était tout à l'heure comme un membre séparé du corps.

4. Ce qui rendait cette séparation bien plus terrible, c'est qu'on regardait alors comme le plus grand bien l'union avec les frères. Ce que sont les habitants d'une même maison, vivant sous l'autorité d'un même père, participant aux mêmes repas, tous les fidèles l'étaient dans chaque Eglise. Quel malheur n'était-ce donc pas d'être rejeté hors de ce centre ? On ne juge plus maintenant que la chose ait grande importance, parce que l'union elle-même qui règne entre nous n'est plus guère appréciée. Ce qu'on tenait alors pour un supplice, ne fait désormais aucune impression, tant la charité s'est refroidie : de ce refroidissement vient que nous nous séparons les uns des autres, sans motif et sans regret. C'est l'absence de la charité qui cause tous nos maux; voilà ce qui disjoint et détruit tout ce qu'il y a de respectable et de glorieux dans l'Eglise, tout ce qui devrait faire notre joie. Le docteur est plein de confiance quand il peut reprendre les disciples au nom des vertus qu'il a lui-même pratiquées. De là le langage de l'Apôtre : «Vous savez de quelle manière vous devez nous imiter.» (II Th 3,7) Il doit être docteur par sa vie encore plus que par sa parole. N'allez pas vous imaginer que ce soit là de la jactance; il était dans la nécessité de parler ainsi, il n'avait en vue que l'utilité commune. «Nous n'avons pas vécu dans l'insubordination parmi vous.» Ne voyez-vous pas éclater son humilité, qu'il appelle simplement un don, une soumission à l'ordre ? «Nous n'avons pas été désordonné parmi vous, nous n'avons pas mangé gratuitement notre pain.» Il fait entendre par là que les disciples étaient pauvres. Et ne me dites pas que sans doute ils ne l'étaient pas tous. Il parle réellement de pauvres, de gens qui ne peuvent se procurer le nécessaire que par le travail des mains. Aucune allusion à des ressources de famille; mais bien : «Afin qu'ils mangent leur pain en travaillant.» Si moi, prédicateur de l'Evangile, ministre de l'enseignement, j'ai craint de vous être à charge, à plus forte raison devrait le craindre celui qui ne vous est d'aucune utilité; c'est là vraiment être à charge, quand on ne donne plus de gaieté de cœur. Telle n'est pas cependant la pensée de l'Apôtre; il ne laisse entrevoir que leur pénurie. Pourquoi ne travaillez-vous pas ? semble-t-il dire; Dieu vous a donné des mains pour cela, pour que vous veniez même au secours des autres, au lieu de les importuner.

«Que le Seigneur soit avec vous.» Nous pouvons exprimer nous-mêmes un semblable souhait, si nous faisons ce que le Seigneur commande. Ecoutez le Christ disant à ses disciples : «Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du saint Esprit, les instruisant à garder tout ce que je vous ai prescrit; et voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.» (Mt 28,19-20) Cette exhortation n'était pas pour eux seuls, elle est aussi pour nous. Et qu'elle ne fût pas restreinte, on le voit par ces mots : «Jusqu'à la consommation des siècles.» Elle regarde donc ceux qui marchent sur leurs traces. Mais que dit-il à ceux qui ne sont pas chargés d'instruire ? Chacun de vous, s'il le veut bien, est docteur et maître, sinon du prochain, du moins de lui-même : instruisez-vous le premier. Si vous apprenez à garder tous les préceptes que vous avez reçus du Sauveur, vous aurez par là-même des imitateurs nombreux. Une lampe, quand elle est allumée, peut éclairer beaucoup de monde; éteinte, elle ne s'éclaire pas elle-même, elle ne communique pas la clarté. Cela s'applique à la vie : si le flambeau que nous portons en nous répand une pure lumière, nous formons des disciples et des docteurs sans nombre, nous sommes là devant eux comme un type à reproduire. Nos discours ne feront jamais le même bien aux auditeurs que nos exemples. Soyez, comme cela dépend de vous, un homme agréable à Dieu, brillant de l'éclat

## HOMÉLIE SUR LA SECONDE ÉPÎTRE AUX THESSALONICIENS

de la vertu; et le mariage n'est pas un obstacle; on peut plaire à Dieu quoiqu'on ait femme, enfants, domestiques, amis : ne pouvez-vous pas leur être mille fois plus utile que moi ?

Je puis leur être de quelque avantage une ou deux fois le mois, souvent pas même; l'enseignement qu'ils ont reçu les suivra peut-être jusqu'au seuil de l'église, et puis ils l'auront oublié : ayant toujours sous les yeux l'exemple de votre vie, ils en retireront le plus grand bien. L'homme qui ne rend pas insulte pour insulte, n'imprimera-t-il pas par sa douceur et sa modération une confusion salutaire dans l'âme de celui qui s'est emporté jusque-là ? Si ce dernier n'avoue pas de suite l'utilité de cette leçon, aveuglé qu'il est par la colère ou retenu par la honte, il n'en a pas moins le sentiment immédiat; il n'est pas possible que cet homme insolent, serait-il une brute, ait vécu quelque temps avec un modèle de patience, sans s'être retiré meilleur. Alors même que nous ne faisons pas le bien, nous le louons tous et nous l'admirons. Une femme voyant son mari toujours modéré, ne peut que gagner beaucoup dans ce commerce; il en est de même de l'enfant. Donc il est permis à chacun d'enseigner. «Edifiez-vous les uns les autres, dit Paul, comme du reste vous le faites.» (I Th 5,11) Voyez plutôt : une perte arrive-t-elle dans votre maison, la femme se trouble-t-elle, parce qu'elle est plus faible et moins dégagée des intérêts de ce monde; si l'homme a de la philosophie, s'il rit de cette perte, il dissipe cette douleur, il inspire la générosité. Ne fera-t-il pas dès lors plus de bien à sa femme que tous nos discours ? Parler, c'est chose facile; agir à propos, dans le moment où c'est nécessaire, voilà le mérite et la difficulté. Aussi la nature humaine se laisse-t-elle principalement corriger par les actes; et telle est la prépondérance de la vertu, que souvent un esclave fait du bien à toute une maison sans en excepter le maître.

5. Ce n'est pas sans motif ni sans but que Paul leur recommande sans cesse de pratiquer la vertu, surtout l'obéissance : ce n'est pas tant dans l'intérêt du maître, que pour l'honneur de la divine parole et de l'enseignement évangélique; quand cet enseignement ne provoque plus le blasphème, il devient promptement un objet d'admiration. Je connais bien des familles pour qui la vertu des serviteurs est devenue une source de biens. Or, si le serviteur, malgré son état de dépendance, peut exercer une heureuse influence sur le maître, beaucoup mieux le maître sur le serviteur. Prenez votre part, je vous en conjure, du ministère que je remplis parmi vous. Je parle à tous en général, parlez à chacun en particulier; que chacun mette la main au salut de son frère. Vous ne pouvez douter que le gouvernement d'une famille ne doive s'étendre à ce soin; écoutez, à qui Paul renvoie les femmes : «Celles qui veulent compléter leur instruction, dit-il, doivent chez elles interroger leurs maris.» (I Cor 14,35) Il ne les renvoie pas au docteur. Nous voyons dans l'Eglise, comme dans les exercices de l'éducation, des disciples chargés d'instruire les autres; le docteur serait accablé si tous recouraient sans cesse à lui. Quel est le but de cette disposition ? Elle doit réaliser de grands avantages : non seulement le devoir d'enseigner devient par là moins pénible, mais encore chaque disciple en prenant ce soin, en partageant cette sollicitude, se forme vite au ministère de l'enseignement. Voyez le ministère que la femme elle-même peut remplir : «Elle garde la maison, elle veille à tout dans la famille,» elle préside au travail des servantes et pourvoit à leurs besoins, c'est par elle que vous portez ce nom sacré de père, elle vous tient éloigné du danger, en devenant l'auxiliaire de la vertu, en apaisant le feu des passions. Mais aussi sachez le reconnaître par vos bienfaits. De quelle manière ? En lui venant en aide sous le rapport spirituel. Imitiez l'hirondelle, et, portant à votre bouche ce que vous aurez entendu, allez le déposer dans la bouche de la mère et des petits.

N'est-il pas contraire à la raison que, voulant en tout le reste occuper le premier rang, avoir le rôle de la tête, vous abandonniez cette position quand il s'agit d'instruire ? Le chef doit se tenir au-dessus des subordonnés, non par les hommages qu'il réclame, mais par les vertus qu'il pratique : c'est ici son devoir, c'est là le devoir des autres. Etre entouré d'hommages, ce n'est pas votre fait, les autres vous les décernent; mais briller par la vertu, c'est uniquement votre mérite. Puisque vous êtes, la tête, occupez-vous de tenir le corps dans l'ordre et la décence. Ne voyez-vous pas que la tête domine le corps pour mieux exercer la direction, pour aviser à tout comme le pilote ? Dans la tête sont les yeux et du corps et de l'âme : de là vient la puissance visuelle, de là le principe de direction. Le reste du corps est fait pour obéir, dans la tête git le pouvoir de commander. Tous les sens en émanent comme de leur source : l'appareil de la voix, celui de la vue et de l'odorat y résident; de là le tact s'étend à tous les membres; de là part le système des nerfs et celui des os. C'est donc par la prévoyance, et non précisément par l'honneur que la tête excelle. Voilà de quelle façon l'homme doit commander à la femme; tâchons de l'emporter, non en exigeant d'elle une plus grande déférence, mais en lui faisant un plus grand bien. Je vous ai déjà montré le bien qu'elles-mêmes nous font; nous pouvons cependant les vaincre en leur prodiguant des bienfaits spirituels. Dans les choses

## HOMÉLIE SUR LA SECONDE ÉPITRE AUX THESSALONICIENS

corporelles, impossible de les payer de retour. Eh quoi ! fournissez-vous les richesses ? C'est la femme qui les conservera; elle déploiera du moins à cet égard une sollicitude égale, et vous avez besoin de son concours. La preuve, c'est que beaucoup d'hommes fort riches ont tout perdu, n'ayant pas une fidèle gardienne. La société conjugale a surtout pour but les enfants : le bienfait est égal de part et d'autre; la part la plus pénible cependant est celle de la femme, soit à cause de la gestation, soit à cause des douleurs de l'enfantement. Somme toute, vous ne pouvez l'emporter que dans les choses spirituelles.

Ne nous préoccupons pas de la pensée de nous enrichir, songeons à nous mettre en mesure de rendre compte à Dieu des âmes qu'il nous a confiées; en nous appliquant à les garder pures, nous travaillerons avantagement pour nous-mêmes. Quand on enseigne les autres, n'y gagnerait-on plus rien, on s'excite à la contrition par sa propre parole, si l'on voit surtout qu'on est sujet aux défauts que l'on reprend chez les autres. Puisque nous leur faisons du bien, et par eux à toute une maison, en nous en faisant à nous-mêmes, puisque rien n'est plus agréable à Dieu, ne négligeons pas notre âme ni celle des personnes qui nous servent; et nous obtiendrons une double rémunération, nous parviendrons avec d'abondantes richesses à la sainte cité, notre mère, la Jérusalem des cieux. Puissions-nous n'en être pas exclus, et mériter de voir avec une pleine confiance, après avoir pratiqué les plus éclatantes vertus sur la terre, la face de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.